

AVANT-PROPOS

Elle avait des bagues à chaque doigt, elle a joué plus de cent films, vingt pièces, et chantait avec une voix qui enjôla son public, ses hommes, ses amies, et fit d'elle une étoile parmi les étoiles : Jeanne Moreau. « Un seul regret, je n'ai pas connu l'amour absolu », a-t-elle déclaré avant de s'éteindre, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Ajoutant : « La vie est l'échelle de Jacob, j'espère monter tous les échelons ! »

« Éternelle séductrice », sans doute, mais pas seulement. Elle s'est aussi passionnée pour la spiritualité, qu'elle a approfondie en lisant les textes fondamentaux, *Le Livre des morts tibétains* et la Bible, qu'elle citait volontiers, en particulier le rêve du patriarche Jacob qui lutta dans sa jeunesse avec Dieu. L'idée qu'une simple échelle permette d'accéder au ciel dans la splendeur de l'âge lui souriait. Jeanne était prête à défier la vieillesse... et peut-être la mort ?

Après son quatre-vingtième anniversaire, elle confiait plus volontiers les anecdotes ayant jalonné sa vie qu'à l'époque où elle tournait avec Luis Buñuel ou François Truffaut. Besoin d'assurer sa légende et son prestige.

Mais, après le César pour *La Vieille qui marchait dans la mer*¹ et les nombreuses récompenses, cela n'avait plus d'importance. Sa notoriété internationale n'en pâtirait pas. C'en était même romanesque. Le personnage était solide, rien ne pouvait l'érafler. Et tant mieux si des bribes du passé transparaissaient sur Internet et les réseaux sociaux, assurant sa publicité.

« À mes débuts, disait-elle, je croyais que tout le monde avait comme moi le goût de la beauté du geste, de l'aventure. J'ai vu qu'il y avait de la compétition, des crocs-en-jambe. Ça ne m'a pas démoralisée, parce que j'avais lu dans les livres que la vie n'était faite que d'ambiguïtés. Mais ma lucidité n'est pas toujours facile à vivre. Il y a des fois où je me barbe moi-même, je trouve que je suis trop dans la gravité, j'aimerais être oublieuse, insouciante, superficielle². »

Talentueuse, autoritaire, charmeuse, souveraine. En soixante-cinq ans de carrière, l'icône du cinéma français aura su ne pas heurter la loi du métier. Elle adorait les réalisateurs, les auteurs, les actrices, les comédiens, les artistes, et elle aimait par-dessous tout, disait-elle, la liberté.

Impertinente ? Certes, c'était son image. Mais à la fin de sa vie, Jeanne Moreau a prétendu qu'elle ne l'était pas, ajoutant qu'elle changeait d'avis selon l'humeur du moment.

1. De Laurent Heynemann, 1991, d'après le roman de Frédéric Dard, avec Jeanne Moreau et Michel Serrault.

2. *Télérama*, 31 juillet 2017.

AVANT-PROPOS

Il y a toujours eu deux êtres en elle : l'artiste et la femme. L'artiste, on connaît la profondeur de son jeu, l'étendue de son registre, ses succès, les lauriers, les hommages, la légende. La femme, que sait-on d'elle ? Louis Malle, François Truffaut, Joseph Losey, Luis Buñuel, Marguerite Duras ont surtout parlé de l'actrice. « Une grande actrice, très généreuse » : tels sont les cinq mots qu'emploient le plus souvent pour la définir celles et ceux qui ont travaillé avec elle – et le rideau tombe.

Mais, derrière ce rideau, qui est vraiment Jeanne Moreau ?

PREMIÈRE PARTIE

LA CONSTRUCTION DU MYTHE

Les années d'apprentissage

7 octobre 1953, Pigalle.

C'est l'heure où un frémissement parcourt le boulevard Rochechouart et les petites rues qui montent vers la Butte. Les cabarets ouvrent leurs portes.

Dans les décors de l'hôtel Moderna, Jeanne est Josy, la maîtresse d'un truand sur le retour, second du caïd : Max, *alias* Jean Gabin. Mi-danseuse de cabaret mi-aventurière, elle n'a qu'une minute pour récupérer sa tenue de scène dans sa chambre et filer faire son numéro. Arrive Max, massif, l'œil pâle. Il se campe à ses côtés.

Gros plan sur la bouche mince de Jean Gabin, qui articule, dents serrées tout près de son visage :

— Tu la connais, la planque d'Angelo, ou tu la connais pas ?

Jeanne/Josy secoue la tête en signe de dénégation.

— Et tu le rencontrais où, pour faire l'amour ?

— Ben... à l'hôtel...

— À l'hôtel, hein !

La gifle rebondit sur la joue de Jeanne. Jean Gabin n'a pas lésiné sur l'impact de l'aller-retour. La prise est bonne, mais Jeanne a l'oreille qui siffle.

— Quand même, monsieur Gabin, vous n'avez pas fait semblant...

— C'est le métier qui rentre, ma p'tite. T'en verras d'autres !

Jouvet n'a pas parlé de gifles

L'acteur vedette de *La Bête humaine*, l'amant tendre de *Quai des brumes* et *Gueule d'amour*, aux tirades impérissables – « T'as de beaux yeux, tu sais », ou « Tu sens l'métro » –, le représentant de la classe populaire, le travailleur désespéré du *Jour se lève*, l'acteur vedette de Carné-Prévert, après avoir été boudé par le public et les professionnels, est à nouveau aimé. On l'avait cru planqué en Amérique et voilà qu'on a appris, insidieusement, qu'il se battait chez de Gaulle, en tant que chef de char dans la 2^e DB, sous les ordres du général Leclerc. Discret, endurci, il est revenu sur les écrans. Une couleur a ravivé ses cheveux précocement blanchis et il est en train de reprendre sa place dans le cinéma français. *Touchez pas au grisbi*¹ de Jacques Becker le place au premier plan. Il incarne le héros sévère, impérieux, râleur – et misogyne, ce qui s'appelle alors être viril – qu'on attend.

Et c'est la gifle de Jean Gabin qui propulse Jeanne dans la lumière.

Pourtant, Louis Jouvet, quand il l'avait accueillie à la Comédie-Française huit ans plus tôt, avait parlé à Jeanne des coups de pied dans le derrière qu'il lui faudrait savoir

1. Sorti le 17 mars 1954.

encaisser pour tenir son rôle sur scène. Mais pas un seul mot sur la baffe, la paire de claques, la beigne, ou le soufflet dont parlent pourtant Rodrigue et Chimène sur la scène du Français.

Jeanne a joué auparavant des dizaines de personnages. Dans le film de Becker, elle n'incarne pas une héroïne, mais c'est cependant *Touchez pas au grisbi*, devenu très vite un classique du genre policier, qui crée le déclic. Le film est tiré du roman d'Albert Simonin publié dans la Série noire, la nouvelle collection qui fait la part belle à la littérature policière anglo-américaine, mâtinée d'un argot censé sortir du Milieu de Pigalle – et en réalité inventé, ce qui lui donne un cachet d'impérissable authenticité.

Josy, ce n'est qu'un petit rôle, mais la scène de la gifle est inoubliable. On remarque Jeanne, sa frange, sa queue-de-cheval, son air à la fois perdu, impertinent et soumis devant le patron. Et surtout son appétence visible pour les jeux de la séduction et de l'inconstance¹.

Ce rôle de maîtresse d'un truand bedonnant, ayant au moins le double de son âge, qui lui sera souvent attribué par la suite, l'agacera toujours : « Les films montrent des séducteurs pansus frisant la soixantaine jetant leur dévolu sur des filles de vingt ans qui semblent éblouies, alors qu'à quarante ans une actrice n'a plus de rôle, hormis celui de névrosée alcoolique². »

1. Vingt ans plus tard, c'est aussi une beigne, généreusement administrée par Lino Ventura à Isabelle Adjani, qui fera remarquer la jeune actrice dans *La Gifle* de Claude Pinoteau (1974).

2. « Jeanne comme ça », France Culture, 27 avril 1983.

Une deuxième gifle lui est administrée quand elle fait mine de renifler la cocaïne, mais celle-là a moins d'impact. Le truand vanné et falot tente de jouer à l'homme, devant un Gabin imperturbable. Au cinéma, dans les années 1950 et 1960, les femmes qui fréquentent le Milieu et les flics « prennent une baffe » pour un oui pour un non – les autres aussi d'ailleurs et nul ne s'en offusque. Sauf chez François Truffaut : dans *Jules et Jim*, c'est Jeanne qui giflera son partenaire, par jeu.

En 1954, *Touchez pas au grisbi*, qui sera présenté en compétition à la Mostra de Venise, va faire découvrir la jeune Jeanne Moreau sur la scène internationale. En même temps que Lino Ventura, l'ancien lutteur économe de ses mots, qui joue ici l'exécutant sans état d'âme.

Il se fait pour l'heure appeler Angelo. Encore quelques films et il deviendra Lino, le héros silencieux à la stature aussi imposante que Gabin, doté d'une sensibilité, d'une finesse et d'une humanité qui le placeront au premier rang.

Le thème musical du film, par Marc Lanjean, avec son inoubliable solo d'harmonica interprété par Jean Wiener, en gomme à la fois les aspects datés et donne au film son label Série Noire. Indémorable reflet de Paris la nuit.

La scène, l'écran, les femmes

Jeanne Moreau a vingt-six ans et une certaine expérience des studios, qui contraste avec celle de la scène.

Elle a tourné dans des films policiers, des séries B qui n'ont pas fait date, parfois des films sans genre bien défini, mais dont les cachets lui ont permis de vivre, et c'est sur le plateau qu'elle a assimilé les arcanes du métier. Elle a travaillé sous la direction d'Henri Decoin : « Beaucoup de savoir-faire et d'humour, et c'était le mari de Danielle Darrieux. Tourner avec Marc Allégret, ce n'était pas rien non plus¹. »

Quant à son premier film, *Dernier amour*, de Jean Stelli, avec Annabella dans le rôle-titre, elle en garde un souvenir ému. S'il lui est arrivé de dire à la volée qu'elle avait tourné dans de « mauvais films », un demi-siècle plus tard Jeanne réhabilite les futurs réalisateurs de la Nouvelle Vague, même s'ils ont été mal accueillis par les critiques. Ils font partie de son parcours : « Ils m'ont aidée à devenir ce que je suis, et ceux qui les ont critiqués m'ont demandé ensuite de jouer dans leurs films. [...] À l'époque, je ne me sentais jamais à l'aise à l'écran parce que je savais que j'étais loin d'être belle. Les gens qui voulaient me dire quelque chose de gentil sur mon physique disaient "Vous me rappelez tellement Bette Davis". » Et Jeanne « ne supportait pas Bette Davis² » !

Mais ces films contredisaient la prédiction que Julien Duvivier lui avait faite à ses débuts : « Avec votre visage asymétrique, vos yeux cernés et le physique que vous avez, vous ne ferez pas carrière. Vous êtes une très bonne comédienne, mais ça ne marchera pas. »

1. « On n'est pas couché », France 2, 9 février 2008.

2. Marianne Gray, *Mademoiselle Jeanne Moreau*, Nouveau Monde, 2003.

Il n'en démordait pas. S'il était question du physique de la petite Moreau devant lui, il assénait cette appréciation qui témoigne d'une rare élégance et d'un flair douteux : « Zéro ! »

Jeanne évitait de se pencher sur son passé, elle ne voulait pas le traîner comme « Padam, Padam, Padam », qu'Édith Piaf clamait sur toutes les radios :

C'est un air qui me montre du doigt

[...]

Il me fait le coup du souviens-toi...

Jeanne a toujours pensé à demain, hier ne l'intéresse pas. Son adolescence n'a rien d'exaltant.

Tout a débuté par une gifle

17 décembre 1947, 23 heures. Un bourrelet de neige reste accroché aux rambardes du métro aérien. L'enseigne du Sphinx scintille à travers les vitres, la rame s'est immobilisée dans un ronflement de pistons.

Les portes ont glissé avec le chuintement habituel, les habitués sont expulsés sur le quai. Jeanne se faufile à travers la cohue, monte les marches quatre à quatre, débouche sur la place Blanche. Ignorant les rabatteurs postés devant les cabarets de strip-tease, elle se hâte vers le Mansart.

Cela fait une semaine qu'elle joue au Français *Un mois à la campagne*. La pièce de Tourgueniev a du succès, elle aussi, et son père n'en sait rien. Désiré Moreau ferait un drame : « N'oublie pas, ma fille, que tu as devant toi le

patron de la Cloche d'or. » Désiré a tendance à enjoliver la réalité. Cela fait une bonne quinzaine d'années qu'il a fait faillite.

Dès que le rideau tombe, Jeanne n'attend pas que la salle se vide ; elle court se changer, expédie un salut aux camarades et rallie la station de métro Palais-Royal avant la foule. Elle efface le fard avec son mouchoir, le distributeur de bonbons à la menthe sert de miroir, la rame arrive en bringuebalant. Elle se laisse tomber sur la banquette de bois des secondes classes, elle doit être rentrée avant minuit et se glisser dans l'hôtel sans se faire remarquer.

Le Mansart est accolé à la brasserie, mais il y a peu de chance que son père la voie passer, il assure le service de nuit. « Beaucoup de traînard, de buveurs de bibine », dit-il ; il préfère les heures chaudes, où les clients prennent l'apéritif, l'un de ces petits beaujolais dont il a le secret ou, mieux, une coupe de Taittinger.

Par précaution, Jeanne enlève ses chaussures pour ne pas éveiller la fureur de son père et grimpe en vitesse jusqu'à sa chambre au sixième. « Je mène une double vie », dit-elle, « souvent dans la clandestinité » vis-à-vis de son père. En cas d'imprévu, elle a une excuse : la chorale.

Désiré déambule entre le comptoir et la porte vitrée de l'hôtel. Il est nerveux, et le pastis n'est pas seul en cause. Comme il prenait son service, le caissier l'a hélé : « Tu nous as jamais dit que ta fille faisait du théâtre ! »

Du théâtre ? Impossible ! Désiré avait été assez clair quand Jeannette avait soulevé la question. Après avoir passé la première partie du bac, elle lui avait annoncé qu'elle voulait être comédienne. Il avait bondi : Jamais !

Cela lui avait même valu une paire de claques. Mais le caissier insiste. « On parle de la petite Moreau dans le journal ! » Et de brandir *Paris-Soir*. C'est bien la photo de Jeannette, en robe de dentelle, qu'il lui met sous les yeux. Au-dessous, un critique vante le charme acide de la benjamine de la troupe dans le rôle de Véra, une intrigante prête à séduire l'amant de celle qui l'a accueillie sous son toit...

Le pire, c'est que son nom est écrit en toutes lettres, comme dans la réclame qu'il avait fait paraître pour l'ouverture de La Cloche d'or, vingt ans plus tôt. Mais ça c'était sérieux, il avait pignon sur rue. Avec son frère Arsène, ils se partageaient la gérance, ils n'étaient pas des saltimbanques. Et, malgré son interdiction formelle, voilà que sa fille joue ! Elle aura encore comploté avec sa mère, sans qu'il s'en doute. Il n'a jamais voulu apprendre leur charabia *made in* Grande-Bretagne.

Jeanne se profile à travers la porte vitrée, l'air dégagé, mains dans les poches, souliers pointus à talons, comme si de rien n'était. Désiré ne lui laisse pas le temps d'entrer, il l'agrippe par le col de son trench-coat et lui balance une giflle.

— Tu montes sur les planches, maintenant, hein ? Hé bien tu sauras que la fille de Désiré Moreau fait pas la putain !

Jeanne n'est pas à une claque près, elle toise son père ; il sent l'alcool, surjoue le *pater familias* et sort les grands mots :

- C'est mon nom là que tu traînes dans la boue !
- C'est pas de la boue, c'est le journal.

— C'est pareil ! Et prends pas tes grands airs, on n'est pas au Moulin-Rouge !

— C'est la Comédie-Française.

— Raison de plus, comédie et coucheries à tous les étages ! Mais c'est terminé, tes petites combines avec ta mère, les cours de théâtre et tout le bataclan ! T'oublies que j'étais le patron de la Cloche d'or ? Tu me fais honte, fous-moi le camp ! Je veux plus te voir ici !

Désiré ouvre la porte vitrée d'un geste plus théâtral qu'efficace. Jeanne l'ignore, empoigne la rampe de l'escalier, grimpe jusqu'à sa chambre de bonne, puis jette une brassée d'habits et sa trousse de toilette dans sa valise, tasse Racine, Colette et *Le Cid* de Corneille dans le soufflet, avant de boucler le couvercle. Elle ne part jamais sans ses classiques. De plus, elle est amoureuse de Rodrigue et rêve d'être Chimène.

La place Pigalle la cueille dans sa tiédeur nocturne, elle passe sans un regard pour le rabatteur du Néant – avec sa tête de mort, il lui a toujours fait peur –, traverse les groupes de touristes et de soldats attroupés devant les cabarets, dévale les marches du métro, et saute dans une rame de la ligne Nation-Dauphine.

« **Mon père m'a foutue à la porte** »

La phrase résonne au rythme du wagon qui brinquebale au-dessus des platanes givrés. « Mon père m'a foutue à la porte », ça la berce. Ce qui est bien dans le métro, c'est qu'on peut voyager dans sa propre vie. La rêverie, c'est comme le cinéma. On fait des